



Jane Austen
Œuvres romanesques
complètes

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE GOUBERT
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE PIERRE ARNAUD ET DE JEAN-PAUL PICHARDIE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JANE AUSTEN

*Œuvres
romanesques
complètes*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE GOUBERT
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE PIERRE ARNAUD ET DE JEAN-PAUL PICHARDIE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2000.

L'ABBAYE
DE NORTHANGER

Traduction par Pierre Arnaud.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR
AUX LECTEURS
DE « L'ABBAYE DE NORTHANGER »

Ce petit ouvrage fut achevé en 1803. Il était destiné à une publication immédiate. Il fut envoyé à un éditeur-libraire et sa publication fut même annoncée¹. L'auteur n'a jamais pu savoir pourquoi l'affaire en resta là. Il peut sembler extraordinaire qu'un éditeur juge bon d'acheter ce qu'il ne pensait pas digne de publier. Mais de cela ni l'auteur ni le public n'a cure, si ce n'est dans la mesure où, treize ans après, certaines parties de l'ouvrage sont devenues quelque peu obsolètes. Le lecteur est prié de ne pas oublier que treize années se sont écoulées depuis l'achèvement du roman, encore plus depuis le début de la rédaction² et que pendant cette période les lieux, les usages, les livres et les mentalités ont considérablement changé.

CHAPITRE PREMIER

À voir Catherine Morland telle qu'elle était dans son enfance, personne n'eût imaginé qu'elle fût destinée à être une héroïne. Sa condition sociale, le caractère de son père et celui de sa mère, sa propre personne et son tempérament, tout s'y opposait. Son père était clergyman, sans être pauvre pour autant ni tenu pour quantité négligeable. C'était quelqu'un de très respectable, bien qu'il se prénomât Richard¹ et n'eût jamais été bel homme. Il possédait, en plus de deux bénéfices ecclésiastiques confortables, une fortune personnelle considérable et il n'avait nullement l'habitude de séquestrer ses filles. Sa mère était douée de beaucoup de sens pratique, d'un tempérament placide et, ce qui est encore plus remarquable, d'une robuste constitution. Elle avait eu trois fils avant la naissance de Catherine et, contre toute attente, au lieu de mourir en mettant cette dernière au monde, elle s'en était remise, elle avait même eu six autres enfants qu'elle avait pu voir grandir autour d'elle tout en jouissant elle-même d'une excellente santé. On dit toujours d'une famille de dix enfants que c'est une belle famille, quand elle compte ce qu'il faut de têtes, de bras et de jambes. Mais les Morland n'avaient guère d'autres droits à faire valoir pour prétendre à ce titre, car ils n'étaient, dans l'ensemble, rien que de très ordinaire, et Catherine, pendant bien des années, pas moins que les autres. Une silhouette de gamine maigre et gauche, un teint olivâtre et sans couleurs, des cheveux bruns et plats et des traits accusés, voilà pour sa personne. Pour ce qui était de sa nature, elle présentait

tout aussi peu de dispositions pour devenir une héroïne. Elle aimait tous les jeux de garçon et préférait de loin le cricket non seulement à la poupée, mais à des occupations enfantines plus dignes d'une héroïne, comme celles d'élever un loir, de nourrir un canari ou d'arroser un rosier. À vrai dire, elle n'avait aucun goût pour le jardinage, et s'il lui arrivait de cueillir des fleurs, c'était surtout pour le plaisir de commettre quelque espièglerie, du moins pouvait-on le supposer à la voir toujours préférer celles qu'on lui interdisait de couper. Tel était son tempérament. Quant à ses aptitudes, elles étaient tout aussi inhabituelles. Elle n'apprenait ni ne comprenait rien avant qu'on le lui eût expliqué, et encore, même en ce cas, pas toujours, car elle se montrait souvent inattentive et parfois stupide. Sa mère mit trois mois rien qu'à lui faire répéter « La Prière du mendiant² » ; après quoi, Sally, sa sœur cadette, pouvait la réciter mieux qu'elle. Non que Catherine se montrât toujours stupide, loin de là ; elle apprit aussi vite que n'importe quelle autre petite Anglaise la fable du « Lièvre et ses nombreux amis³ ». Sa mère voulait lui faire apprendre la musique, et Catherine était certaine que cela lui plairait, car elle adorait pianoter sur la vieille épinette délaissée. Aussi commença-t-elle dès l'âge de huit ans. Au bout d'un an, elle en eut assez et Mme Morland, qui n'exigeait pas de ses filles qu'elles possédassent les arts d'agrément, si elles n'en avaient pas le goût ni ne montraient la moindre disposition, lui permit d'y renoncer. Le jour où on congédia le maître de musique fut un des plus beaux de la vie de Catherine. Elle ne manifesta pas plus de goût pour le dessin ; bien que lorsqu'elle pouvait obtenir de sa mère une vieille lettre, ou s'emparer de tout autre bout de papier, elle fit de son mieux pour dessiner des maisons, des arbres, des poules ou des poulets, tout aussi semblables entre eux que faire se peut. C'est son père qui lui apprit à écrire et à compter et sa mère qui lui enseigna le français ; ses progrès n'avaient là rien de remarquable et elle tentait d'échapper aux leçons aussi souvent qu'elle le pouvait. Quelle nature étrange et incompréhensible ! Car, malgré tous les symptômes de dépravation qu'elle présentait à l'âge de dix ans, elle ne manquait ni de cœur ni de bon naturel. Elle se montrait rarement têtue, presque jamais querelleuse et faisait preuve de beaucoup de gentillesse envers ses jeunes frères et sœurs, malgré quelques rares accès de despotisme. Ajoutons qu'elle était turbulente et dissipée et détestait la réclusion et

la propreté. Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était de se laisser rouler dans l'herbe sur la pelouse en pente, derrière la maison.

Telle était Catherine Morland à l'âge de dix ans. À quinze ans, elle s'améliora physiquement. Elle commença à se friser les cheveux et à avoir envie d'aller au bal. Son teint embellit, ses traits s'adoucirent sur un visage plus rond et plus coloré, ses yeux gagnèrent en vivacité. Son corps prit des rondeurs. Son penchant pour la saleté céda la place à l'amour de la toilette et elle prit goût à la propreté en devenant élégante. Elle avait à présent le plaisir d'entendre parfois ses parents faire des remarques sur ses progrès : « Catherine devient une jolie fille, elle est maintenant presque belle. » Telles étaient les paroles qu'elle surprenait de temps à autre. Comme elles étaient les bienvenues ! Être presque belle, voilà qui donne plus de plaisir à une jeune fille privée de beauté pendant les quinze premières années de sa vie qu'à une autre ayant reçu ce don dès la naissance.

Mme Morland était une excellente personne qui voulait que ses enfants fussent exactement ce qu'ils devaient être mais, entre les naissances et l'instruction des tout-petits, son temps était tellement pris, que ses filles aînées étaient inévitablement livrées à elles-mêmes. Il n'y avait donc rien de surprenant à ce qu'à l'âge de quinze ans Catherine qui, de par sa nature, n'avait rien d'une héroïne, préférât le cricket, le base-ball⁴, l'équitation et les randonnées dans la campagne à la lecture, du moins à la lecture de livres éducatifs. En effet, elle n'avait rien contre les livres, à condition qu'on ne pût en tirer aucun enseignement et qu'on y racontât une histoire sans but didactique. Entre l'âge de quinze ans et celui de dix-sept ans, elle fit l'apprentissage du métier d'héroïne ; elle lut tous les ouvrages que doit lire une héroïne pour fixer dans la mémoire ces citations qui sont si utiles et si réconfortantes dans les vicissitudes d'une existence mouvementée.

De Pope, elle apprit à critiquer ceux qui

*supportent la dérision de la douleur*⁵.

De Gray, que

*Il naît plus d'une fleur qui rougit loin des yeux
Et livre son parfum au souffle du désert*⁶.

De Thomson, que

*... C'est une tâche merveilleuse
Que d'apprendre à germer à la jeune idée⁷.*

Et de Shakespeare, elle retint un grand nombre d'enseignements, entre autres, que

*... Des babioles légères comme l'air,
Sont, pour les jaloux, des preuves aussi convaincantes,
Que paroles d'Évangile.*

Que

*Le pauvre scarabée, sur lequel nous marchons,
Ressent dans tout son être une angoisse aussi grande
Que le géant qui meurt.*

Et qu'une jeune amoureuse ressemble

*... à la Résignation assise sur un tombeau
Souriant à sa douleur⁸.*

Jusqu'à présent, elle obtenait des résultats satisfaisants, et dans bien d'autres domaines, ses progrès étaient extraordinaires. En effet, bien qu'elle fût incapable d'écrire elle-même des sonnets, elle prit la résolution de se mettre à en lire ; et, bien qu'elle n'eût apparemment pas la moindre chance d'enthousiasmer tout un auditoire en jouant au piano quelque prélude de sa composition, elle pouvait rester à écouter les autres sans trop de fatigue. C'est en dessin que résidait sa principale faiblesse, elle n'en possédait pas la moindre notion, même pas assez pour essayer une esquisse du profil de son amoureux, où on eût pu reconnaître qu'elle en était l'auteur. Voilà où elle échouait lamentablement dans les efforts qu'elle faisait pour atteindre une dimension véritablement héroïque. Pour l'instant, elle n'était pas consciente de sa propre indigence en la matière, car elle n'avait pas d'amoureux dont elle eût pu faire le portrait. Elle avait atteint l'âge de dix-sept ans sans avoir vu un seul aimable jeune homme capable d'éveiller sa sensibilité, ni inspiré la moindre vraie passion, ni même suscité la moindre admiration, qui ne fût tiède et très éphémère. C'était vraiment

étrange ! Mais en général les choses étranges peuvent recevoir une explication, pour peu qu'on en recherche franchement les causes. Il n'y avait pas un seul Lord dans tout le voisinage, non, pas même un baronnet. Il n'y avait pas une seule famille de leur connaissance qui eût adopté et élevé un garçon trouvé par hasard devant leur porte, pas un seul jeune homme né de parents inconnus. Son père n'avait pas de pupille, et le châtelain du village pas d'enfants.

Mais quand une jeune fille est destinée à devenir une héroïne, l'obstination perverse de quarante familles des environs ne peut rien y faire. Il ne peut ni ne doit manquer de se produire un événement qui jette un héros sur son chemin.

M. Allen, le plus gros propriétaire terrien de Fullerton, le village du Wiltshire où vivaient les Morland, souffrait de la goutte. Son médecin lui prescrivit d'aller faire une cure à Bath. Son épouse, qui était une excellente personne, très attachée à Mlle Morland, et savait vraisemblablement que s'il n'arrive pas d'aventures à une jeune fille dans son propre village, il faut qu'elle parte en chercher ailleurs, lui proposa de les accompagner. M. et Mme Morland donnèrent volontiers leur accord, à la grande joie de Catherine.

CHAPITRE II

Pour compléter ce qui a déjà été dit des qualités personnelles et intellectuelles de Catherine Morland, au moment où elle va être jetée au milieu de toutes les difficultés et de tous les dangers que représente un séjour de six semaines à Bath, il faudrait peut-être apporter au lecteur quelques précisions supplémentaires, afin que les pages suivantes ne donnent pas une idée incomplète de son véritable caractère : elle était affectueuse, gaie, spontanée, sans vanité ni affectation d'aucune sorte, elle venait tout juste de se défaire de la gaucherie et de la timidité propres à l'adolescence ; elle était agréable de sa personne, voire, dans ses bons jours, jolie, et intellectuellement elle était presque aussi ignorante et inculte que toute jeune fille l'est d'ordinaire à dix-sept ans.

Quand l'heure du départ approcha, on peut tout naturellement imaginer Mme Morland au comble de l'inquiétude

maternelle. Mille sombres pressentiments des malheurs auxquels cette terrible séparation allait exposer sa bien-aimée Catherine ne pouvaient manquer d'accabler son cœur de tristesse et de faire couler chez elle des torrents de larmes pendant le dernier ou les deux derniers jours qu'il leur restait à passer ensemble. On pourrait s'attendre à ce que ses sages lèvres prononçassent, au moment des adieux dans son cabinet, les conseils les plus appropriés et de la plus haute importance et qu'elle se déchargeât le cœur à ce moment-là par des mises en garde contre la violence de ces nobles ou de ces baronnets dont le passe-temps favori est d'enlever les jeunes filles pour les conduire dans quelque ferme isolée. Qui n'y songerait ? Mais Mme Morland avait tellement peu entendu parler des Lords et des baronnets qu'elle n'avait pas la moindre idée de leur noirceur et qu'elle ne soupçonnait absolument pas les dangers que leurs sombres machinations pouvaient faire courir à sa fille. Ses mises en garde se limitèrent à ces recommandations : « Je vous prie, Catherine, de vous mettre toujours quelque chose de chaud autour du cou quand vous reviendrez le soir des *Assembly Rooms*¹ et j'aimerais que vous essayiez de tenir un compte de vos dépenses. C'est à cet effet que je vous donne ce carnet. »

Sally, ou plutôt Sarah (car quelle jeune fille de bonne famille peut atteindre l'âge de seize ans sans transformer son prénom dans toute la mesure du possible² ?), ne pouvait être à ce moment-là, de par ses liens familiaux, que l'amie intime et la confidente de sa sœur. Par extraordinaire, toutefois, elle ne demanda pas expressément à Catherine de lui écrire par chaque poste, elle ne lui arracha pas non plus la promesse qu'elle lui envoie une description de toutes les nouvelles relations qu'elle se ferait, ni un compte rendu détaillé de toutes les conversations intéressantes qu'elle pourrait entendre à Bath. En vérité, tous les préparatifs de cet important voyage furent accomplis, en ce qui concerne les Morland, avec une modération et un calme plus conformes aux sentiments ordinaires de la vie quotidienne qu'aux raffinements délicats et aux tendres émotions que se doit de toujours susciter la première séparation d'une héroïne d'avec sa famille. Au lieu de lui ouvrir un crédit illimité chez son banquier, ou même de lui remettre un billet de cent livres, son père se contenta de lui donner dix guinées³, et promit de lui en faire parvenir davantage au fur et à mesure de ses besoins.

C'est sous ces auspices peu prometteurs qu'eurent lieu la séparation et le début du voyage. Il se déroula paisiblement, comme il se doit, sans qu'aucun incident vienne menacer la sécurité des voyageurs. Il n'y eut ni bandits ni tempêtes pour leur venir en aide, ni d'heureuse culbute de la voiture dans le fossé pour fournir l'occasion d'une rencontre avec le héros. Il n'y eut point d'émotion plus inquiétante que la crainte éprouvée par Mme Allen d'avoir oublié ses socques⁴ dans une auberge. Cette crainte se révéla heureusement dénuée de tout fondement.

Ils arrivèrent à Bath. Catherine était au comble de l'impatience et de la joie. Elle ne savait où porter les yeux en approchant des magnifiques environs de la ville, puis en parcourant les rues qui menaient à l'hôtel. Elle était venue là pour être heureuse, et déjà elle l'était.

Ils s'installèrent bientôt dans un logement confortable, situé dans Pulteney Street.

Il est maintenant grand temps de donner au lecteur une description de Mme Allen, afin qu'il puisse juger comment ses actions favoriseront l'atmosphère de désolation de cet ouvrage et comment elle risque de contribuer à réduire la pauvre Catherine au désespoir et au malheur (enfin tout ce que l'on trouve dans le dernier tome d'un roman), en faisant preuve d'imprudance, de vulgarité, de jalousie, ou en interceptant ses lettres, en ruinant sa réputation ou encore en la chassant de chez elle.

Mme Allen faisait partie de ces nombreuses femmes dont la fréquentation ne peut éveiller d'autre émotion que la surprise qu'il puisse se trouver des hommes assez épris d'elles pour les épouser. Elle n'avait ni beauté, ni génie particulier, ni talent, ni distinction. Un air de dame bien née, de la bonne humeur à revendre, un tempérament placide et indolent, un tour d'esprit frivole, voilà tout ce qui pouvait expliquer le choix d'un homme aussi raisonnable et aussi intelligent que M. Allen. Sous un certain rapport, elle était admirablement bien placée pour introduire une jeune fille dans le monde, car elle n'adorait pas moins aller partout et tout voir par elle-même que toute jeune personne. La toilette était sa passion. Elle prenait un plaisir bien innocent à s'habiller avec élégance. Notre héroïne dut attendre pour faire ses débuts dans le monde que son chaperon eût passé trois ou quatre jours à se renseigner sur tout ce qui se portait et à faire l'acquisition d'une robe à la dernière mode. Catherine effectua

également elle-même quelques achats, et quand toutes ces questions furent réglées, le grand soir arriva de son entrée dans les Upper Rooms⁵. Ses cheveux avaient été coupés et coiffés par la meilleure main de Bath et elle s'était habillée avec soin. Mme Allen et sa femme de chambre déclarèrent d'un commun accord qu'elle était tout à fait à ravir. Forte de ces encouragements, Catherine espérait, à tout le moins, ne soulever aucune critique dans l'assistance. Quant à susciter de l'admiration, elle était prête à l'accepter si on venait à lui en témoigner, mais elle n'y comptait point.

Mme Allen mit tellement de temps à s'habiller qu'elles n'entrèrent que fort tard dans la salle de bal. La saison battait son plein, la salle était bondée et elles se faufilèrent tant bien que mal à l'intérieur. Quant à M. Allen, il se dirigea tout droit vers la salle de jeu et les abandonna aux plaisirs de la cohue. En prenant plus garde à sa nouvelle robe qu'au bien-être de sa protégée, Mme Allen se fraya un chemin au milieu de la masse des hommes qui se pressaient à l'entrée avec toute la rapidité que permettait la plus élémentaire prudence. Cependant, Catherine se tenait tout près d'elle et s'accrochait solidement à son bras pour éviter d'être séparée de Mme Allen par un trop brusque mouvement de foule. Mais elle s'aperçut, à sa grande surprise, que le meilleur moyen d'échapper à la cohue n'était nullement de pénétrer plus avant dans la salle. Il semblait y avoir beaucoup plus de monde au fur et à mesure qu'elles avançaient, alors qu'elle s'était imaginé qu'une fois la porte franchie, elles trouveraient facilement un siège d'où elles pourraient regarder les danseurs dans de bonnes conditions. Mais c'était loin d'être le cas, et bien qu'elles fussent parvenues au fond de la salle, au prix d'un grand effort, elles étaient exactement dans la même situation. Elles ne distinguaient des danseurs rien d'autre que le haut des plumes qui dépassaient des chapeaux de certaines dames. Elles poursuivirent leur progression, car elles avaient en vue un meilleur endroit. Après avoir déployé des trésors d'énergie et d'ingéniosité, elles finirent par se retrouver dans la travée située derrière les gradins supérieurs. Il y avait un peu moins de monde qu'en bas et de cette hauteur Mlle Morland put embrasser du regard toute l'assistance et mesurer les dangers qu'elle avait courus en la traversant. C'était un spectacle magnifique et elle commença, pour la première fois de la soirée, à se sentir vraiment au bal. Elle avait très envie de danser, mais ne connaissait

personne dans la salle. Mme Allen fit tout ce qu'on peut faire en pareil cas en disant à chaque instant, avec le plus grand calme : « J'aimerais tellement que vous puissiez danser, ma chère Catherine, j'aimerais que vous vous trouviez un cavalier. » Au début, sa jeune amie lui fut reconnaissante de ces bonnes paroles, mais elles furent répétées si souvent et si vainement que Catherine finit par se lasser et cessa de la remercier.

Elles ne purent pourtant pas profiter très longtemps de la tranquillité de la position élevée qu'elles avaient conquise si laborieusement. Il y eut bientôt un mouvement général pour aller prendre le thé, et elles durent, comme les autres, se frayer un chemin dans la cohue. Catherine se sentit gagnée par une légère désillusion, elle en avait assez d'être continuellement écrasée par des gens dont le visage, dans la plupart des cas, ne présentait aucun intérêt, des gens qui lui étaient tellement peu connus qu'elle ne pouvait espérer rompre l'ennui de sa réclusion en échangeant le moindre mot avec l'un ou l'autre de ses compagnons de captivité. Quand elles arrivèrent enfin dans le salon de thé, elle ressentit plus vivement encore l'inconvénient de n'avoir nul ami à retrouver, nulle relation à faire semblant de connaître, nul galant homme qui pût leur venir en aide. M. Allen était invisible, et après avoir cherché en vain autour d'elles une place plus convenable, elles n'eurent d'autre choix que de s'asseoir au bout d'une table déjà occupée par un groupe nombreux, sans qu'elles eussent rien à y faire, ni personne d'autre qu'elles-mêmes à qui parler.

Mme Allen se félicita, dès qu'elles se furent installées, d'avoir réussi à préserver sa robe de tout dommage. « C'eût été affreux si elle s'était déchirée, dit-elle, vous ne trouvez pas ? C'est une mousseline tellement délicate. Pour ma part, je vous assure, je n'ai rien vu d'aussi seyant dans toute la salle.

— Comme c'est fâcheux, dit Catherine à voix basse, de ne connaître personne dans cette salle !

— Oui, ma chère, répondit Mme Allen, le plus calmement du monde, c'est vraiment très fâcheux.

— Qu'allons-nous faire ? Les messieurs et les dames qui sont à cette table ont l'air de se demander ce que nous sommes venues faire ici. Nous avons l'air de vouloir nous imposer.

— Oui, c'est vrai. C'est fort déplaisant. Si seulement nous connaissions beaucoup de gens ici !

— Une seule personne suffirait, ce serait quelqu'un qu'on pourrait aller retrouver.

— C'est tout à fait vrai, ma chère ; si nous connaissions quelqu'un, nous irions tout de suite nous présenter à lui. Les Skinner ont fait un séjour ici l'an dernier. Comme j'aimerais qu'ils fussent ici à présent !

— Ne ferions-nous pas mieux de nous en aller, puisqu'il en est ainsi ? On n'a pas mis de tasses à thé pour nous, comme vous voyez.

— Il n'y en a plus, c'est vrai. Comme c'est contrariant ! Mais je pense que nous ferions mieux de ne pas bouger, car on se fait tellement bousculer dans cette foule ! Dans quel état est ma coiffure, Catherine ? On m'a donné un coup qui a dû la déranger, j'en ai bien peur.

— Mais non, elle est tout à fait bien. Mais, chère madame Allen, êtes-vous vraiment sûre de ne connaître personne dans tout ce monde ? Vous devez bien connaître quelqu'un.

— Mais non, je vous assure. J'aimerais bien. Rien ne me ferait plus plaisir que de connaître beaucoup de monde ici et puis je pourrais vous trouver un cavalier. Je serais tellement contente de vous voir danser. En voilà une drôle de femme ! Vous avez vu la curieuse robe qu'elle porte ! Regardez le dos. Comme elle est démodée ! »

Au bout d'un certain temps, un de leurs voisins de table leur proposa du thé ; son offre fut acceptée avec reconnaissance et elles échangèrent avec lui des propos anodins. Ce fut la seule fois de toute la soirée qu'on leur adressa la parole, jusqu'au moment où M. Allen les aperçut et vint les rejoindre, une fois le bal terminé.

« Eh bien, Catherine, dit-il aussitôt, j'espère que vous avez passé une bonne soirée.

— Oui, vraiment très bonne, répondit-elle, en essayant sans succès de dissimuler un grand bâillement.

— J'aurais tant aimé qu'elle pût danser, dit son épouse, j'aurais tant aimé lui trouver un cavalier. Je lui disais que j'aurais été contente si les Skinner avaient été ici cet hiver au lieu de l'hiver dernier. Du moins si les Parry étaient venus, comme ils en ont un jour exprimé l'intention, elle aurait pu danser avec George Parry. Je regrette tellement qu'elle n'ait pas trouvé de cavalier !

— Nous ferons mieux un autre soir, je l'espère », répondit M. Allen en guise de consolation.

LE CŒUR ET LA RAISON

<i>Notice</i>	1032
<i>Note sur la traduction</i>	1042
<i>Notes</i>	
Volume I	1043
Volume II	1050
Volume III	1052

ORGUEIL ET PRÉJUGÉ

<i>Notice</i>	1055
<i>Note sur la traduction</i>	1061
<i>Notes</i>	
Volume I	1062
Volume II	1070
Volume III	1073

Appendices

Lady Susan

<i>Notice</i>	1078
<i>Note sur la traduction</i>	1087
<i>Notes</i>	1088

Les Watson

<i>Notice</i>	1089
<i>Note sur la traduction</i>	1090
<i>Notes</i>	1090

Œuvres de jeunesse

<i>Notice</i>	1093
<i>Note sur la traduction</i>	1097
<i>Notes</i>	1098

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

L'ABBAYE DE NORTHANGER

LE CŒUR ET LA RAISON

ORGUEIL ET PRÉJUGÉ

Appendices

LADY SUSAN

LES WATSON

Œuvres de jeunesse

AMOUR ET AMITIÉ

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

Introduction

Chronologie

Note sur la présente édition

par Pierre Goubert

Notices et notes

Carte